

► L'imprimerie, émergence et influences

Avant l'imprimerie ou les métamorphoses du livre

➤ Les origines du livre : du *volumen* au *codex*

L'écriture est une invention capitale, qui a bouleversé l'histoire de l'humanité. Lorsqu'elle apparaît, quasiment au même moment, à Sumer (3200 av. J.-C.) et en Égypte ancienne (vers 3100-3000 av. J.-C.), elle permet la fixation de la parole sur des supports durables favorisant désormais la transmission des connaissances et de l'Histoire au moment où, comme l'écrit Claude Hagège dans *L'Homme de paroles* (1985), « *la mémoire collective, même à travers des transmissions orales millénaires, ne pouvait plus toujours suffire à conjurer son engloutissement* ».

L'apparition de l'écriture ne conduit pas immédiatement à la naissance du livre. On a découvert, par exemple, des textes écrits sur des pierres comme le *Code du Moyen-Empire assyrien* datant du XII^e siècle av. J.-C., gravé sur une surface avoisinant 6m². Mais, progressivement, les hommes trouvent d'autres supports pour l'écriture, plus pratiques, plus maniables, propres à chaque civilisation. Le livre va éclore de ces progrès. Ainsi, **le papyrus et le parchemin seront les principaux supports de l'écriture**. Le premier, issu des roseaux qui poussent sur les rives du Nil, est utilisé, en Égypte, de 2400 av. J.-C., jusqu'au XI^e siècle et se répand dans le monde grec et romain. Les scribes rédigent des messages divers (depuis les ordres officiels jusqu'aux transactions commerciales) sur des rouleaux (appelés **volumen** en latin), mesurant généralement une dizaine de mètres et constitués d'une vingtaine de feuilles collées les unes aux autres. Ils utilisent des **calames** (roseaux taillés) et de l'encre faite avec du bois de charbon dilué dans de l'eau ou le liquide des seiches. Ptolémée (-367-283), roi d'Égypte, conservait jalousement le secret de fabrication du papyrus.

Mais les secrets favorisent la concurrence. Il semble alors, selon l'historien Pline l'Ancien, que le **parchemin** soit né au II^e siècle av. J.-C., de la volonté jalouse du roi de Pergame – l'actuelle Bergama, en Turquie, dans la province d'Izmir –, Eumène, qui cherchait à développer une bibliothèque aussi riche que celle que se constituait Ptolémée à Alexandrie. Il entraîne une évolution clé dans l'histoire du livre.

Peaux de mouton principalement, mais aussi de chèvre ou d'âne, sont longuement et minutieusement préparées – les peaux de veaux sont plus fines et fournissent le vélin davantage réservé aux ouvrages de luxe – avant de servir de support

rédactionnel. Le parchemin est une matière solide, inscriptible des deux côtés et qui se plie aisément. Au IV^e siècle de notre ère, l'usage du parchemin tend à se généraliser quoique le papyrus subsiste encore. C'est ainsi qu'on passe du **volumen** ou rouleau de papyrus au **codex** (ce mot latin désigne le livre formé de feuilles pliées et assemblées en cahiers reliés les uns aux autres). Le livre va désormais se présenter sous cette forme compacte et davantage maniable.

➤ Le livre au Moyen Âge

Faisant œuvre de pénitence, des moines copistes, installés dans le **scriptorium** de leur monastère, passent de longues heures à recopier des textes. On dit que le livre est **manuscrit**. Patiemment, penchés sur un pupitre légèrement incliné, les moines calligraphient, à l'encre, de belles-lettres avec une plume d'oie. Sur la page, un espace est réservé à l'écriture tandis que d'autres sont destinés à recevoir les décosrations.

Dans les *scriptoria*, le travail est rigoureusement distribué à chacun par l'**armarius**, un moine expérimenté qui gère, outre les copistes, les **rubicrateurs** en charge des décosrations mineures faites à l'encre de couleur, les enlumineurs, les doreurs, les correcteurs, les relieurs.

Le livre, on le comprend aisément, est ainsi un objet rare, coûteux (très cher s'il est décoré !) et principalement religieux même s'il existe, bien sûr, quelques ouvrages historiques, juridiques ou scientifiques. Souvent, et la technique semble assez répandue au VII^e siècle, en guise d'économie, un même parchemin est réutilisé. Le premier texte copié est gratté et un nouveau texte est manuscrit. Ces parchemins portent le nom de **palimpsestes**.

Vers la fin du XII^e siècle l'histoire du livre connaît une étape importante liée à l'urbanisation. Des écoles épiscopales (germes des universités médiévales) se développent en ville. Le livre y devient petit à petit un médium innovant pour l'éducation. En outre, une frange de plus en plus large de la population (notamment la bourgeoisie commerçante) sait lire depuis que l'usage de la langue romane a permis de rompre avec le latin.

Elle porte tout naturellement un autre regard sur les livres qui se répandent d'autant plus facilement que les copistes ne sont plus seulement des moines mais des laïcs, tandis que se diversifient les métiers du livre. Ainsi, on voit apparaître les **stationnaires** à qui on confie un manuscrit servant de modèle (*l'exemplar*) aux futures copies dont on contrôle du même coup l'exactitude ; les libraires, quant à eux, sont les dépositaires des livres dont ils assurent la vente. Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le livre le plus fréquemment lu reste cependant le texte religieux – et cela même avec la naissance du roman –, le fameux livre de prières individuel dont le plus beau spécimen est le *Livre d'Heures* réalisé pour le mariage d'Anne de Bretagne entièrement décoré par les **enluminures** marginales ou en pleine page du Tourangeau Jean Bourdichon vers 1500-1508.

Exercice 1: recherches

1. Faites des recherches sur des enlumineurs importants comme Jean Bourdichon, Jean Foucquet et Jean Colombe. Quel célèbre texte ce dernier finit-il d'enluminer ? Qui le décore d'abord ?
2. Sur le site : www.enluminures.culture.fr, allez à la rubrique « Qu'est-ce qu'un manuscrit enluminé ? » La première enluminure représente saint Marc. Quelle représentation du saint donne-t-elle ?
3. Plus bas, sur le même site, une initiale historiée « D » représente Rufillus, copiste et enlumineur, au travail. Observez cette image et dites ce qu'est une lettre historiée.

La décoration des manuscrits au Moyen Âge

Le terme « **enluminure** » désigne aujourd'hui l'ensemble des éléments décoratifs du manuscrit. Au XIII^e siècle, il faisait surtout référence à l'usage de la dorure.

L'enluminure apparaît au VII^e siècle et décline avec l'usage de l'imprimerie. Ce sont d'abord principalement les moines (même s'il semble qu'on ait pu avoir recours à des laïcs : par exemple le peintre Foulque fut au service de l'abbé de Saint-Aubin d'Angers à la fin du XI^e siècle) qui enluminait les textes pour la gloire de Dieu ; mais cela avait d'autres fonctions : les lettres décorées servaient de repère visuel ; les livres ornés étant rares, l'enluminure était symbole de puissance ; enfin de tels manuscrits étaient appréciés comme des œuvres d'art à part entière.

La miniature : ce terme est d'abord réservé aux lettrines peintes en rouge. Le mot « **miniature** » vient de l'italien *miniatura* lui-même issu du latin *miniare* signifiant « enduire de minium ». Le minium est un oxyde de plomb servant de pigment rouge pour tracer les lettrines ou initiales, les titres. Par extension, la miniature désigne la représentation d'une scène, d'un personnage dans un espace autre que celui de l'initiale.

L'initiale : lettre majuscule ornée. Elle a souvent un sens symbolique et prend une apparence humaine. À partir du XIII^e siècle, les initiales évoluent vers les lettres historiées qui servent de cadres à des scènes peintes, véritables histoires.

Évolution de la décoration

V^e-VIII^e siècles (époque mérovingienne) : le manuscrit est peu décoré à l'exception des lettrines.

IX^e-X^e siècles (époque carolingienne) : un grand intérêt est porté à la décoration de l'initiale dont le dessin prend une signification profonde, symbolique.

XII^e-XV^e siècles : apogée de l'enluminure. Les enlumineurs ne sont plus seulement des moines mais des laïcs, des artisans, véritables artistes de talent, spécialisés et recherchés pour leur savoir-faire. Les mécènes favorisent le développement des luxueux livres décorés. Les lettres historiées remplacent les initiales. Le décor marginal du livre prend de l'ampleur.

Les grands enlumineurs français

Jean Colombe travaillait à Bourges. Il termina la décoration des *Très Riches Heures du duc de Berry* (XV^e siècle), commencée par les frères Limbourg.

Le Tourangeau Jean Foucquet fait la décoration des *Heures d'Étienne Chevalier*, des *Grandes Chroniques de France*.

Jean Bourichon illustra les *Grandes Heures d'Anne de Bretagne*.

Le livre à l'ère de l'imprimerie

➤ Les débuts de l'imprimerie : les incunables

Au tout début du XV^e siècle, la technique de la **xylographie** permet d'imprimer de courts textes, très souvent religieux. Les textes étaient gravés mot à mot dans une plaque de bois taillée en relief. Après l'avoir encrée, on appliquait une feuille et avec un frotton (un tampon de crin), on l'imprégnait d'encre.

La typographie lui succède. Elle est mise au point par Gutenberg (né à Mayence en Allemagne entre 1397 et 1400) qui invente des caractères mobiles métalliques (en plomb). On les appelle des **types**. Il améliore également la presse et les encres pour les adapter au papier. Car le parchemin est en effet progressivement abandonné au profit du papier venu de Chine. Son invention daterait du II^e siècle. Les Chinois écrivent d'abord sur des morceaux de soie enroulés autour d'un bambou puis pour pallier le coût rédhibitoire, ils mélangent de vieux chiffons de chanvre avec de l'écorce de mûrier. Ce sont les Arabes qui, au VIII^e siècle, transmettent l'innovation à l'Espagne

puis elle s'installe timidement en Europe tout au long du Moyen Âge. On trouve les premiers moulins à papier en Sicile, en Italie (à Fabriano) vers les XII^e et XIII^e siècles, en France au XIV^e siècle.

Le premier livre imprimé en 1455 par Gutenberg, associé à Johann Fust, est une *Bible* dite « à quarante-deux lignes » qui tient encore de l'esthétique médiévale. Le texte en latin est décoré à la main. Les textes typographiés avant 1500 inclus sont nommés des **incunables**. Ils ressemblent aux manuscrits. Ce sont souvent de grands formats **in-folio** ou **in-quarto**, écrits en lettres gothiques et qui ne comportent pas de page de titre. Un **colophon** indique les coordonnées de l'imprimeur et la date d'impression. Les imprimeurs célèbres ont un emblème qui figure à côté du colophon : pour l'Italien Alde Manuce, il s'agit d'un dauphin enroulé autour d'une ancre marine. L'imprimeur est souvent bien plus renommé que l'auteur lui-même dont le nom est rarement mentionné. Vivre de sa plume est délicat, voire impossible, si on n'a pas pris soin de dédier l'ouvrage à un personnage fortuné. Objet de délit aujourd'hui si elle n'est pas respectée, la notion de propriété intellectuelle n'existe pas alors...

L'imprimerie connaît immédiatement un succès retentissant dans toute l'Europe et la production du livre va de pair. Les incunables restent majoritairement des livres religieux mais on trouve de plus en plus fréquemment des textes de l'Antiquité gréco-romaine. À Paris, à la demande des humanistes Guillaume Fichet et de Jean Heynlin, trois imprimeurs germaniques introduisent le premier atelier typographique à la Sorbonne. Une vie intellectuelle brillante se développe alors autour de ces centres d'imprimerie, à Paris mais aussi dans de nombreuses grandes villes comme Lyon. Les érudits travaillent en étroite collaboration avec les imprimeurs. Ils les conseillent pour rendre les textes plus lisibles en aérant les pages par le recours aux paragraphes ou aux chapitres ; ils surveillent la ponctuation et deviennent tatillons sur l'orthographe.

Exercice 2 : recherches

Reportez-vous à la page

http://meticebeta.univ-montp3.fr/lelivre/partie1/un_atelier_dimprimerie.html

reproduisant un atelier d'imprimerie. Retrouvez les étapes de l'impression à partir des deux gravures proposées : composition du futur livre avec des caractères mobiles ; encrage ; mise sous presse, etc.

Portraits : imprimeurs, éditeurs et humanistes

Alde Manuce : né en Italie en 1450. Il s'installe à Venise en 1490 où il ouvre son imprimerie cinq ans plus tard avec pour objectif de diffuser le savoir dans toute l'Europe. Il avait formé une petite académie et on pouvait croiser à ses côtés Bembo, l'Helléniste Aléandre, futur cardinal, Érasme lorsqu'il

vint à Venise en 1507. Il est réputé pour l'impression de textes en grec. C'est d'ailleurs une langue qu'Alde Manuce parle couramment. En 1498, il achève d'imprimer l'œuvre complète d'Aristote. Il est célèbre pour avoir inventé les caractères italiques et le format **in-octavo**, un petit format, permettant le livre portable, devenu le livre... de poche.

Christophe Plantin : né à Tours en 1520, cet imprimeur est, comme le Vénitien **Manuce**, avide de connaissances. Il tisse des liens étroits avec les humanistes. Il est l'éditeur d'une *Bible polyglotte* (1572) en huit volumes qui se propose d'en comparer les différentes versions. Y figurent la traduction latine de Saint-Jérôme puis le texte en hébreu, en grec, en chaldéen et leurs traductions en latin. La devise de la maison Plantin était : « *Par la persévérance et le travail* » et il lui en fallut beaucoup pour ce travail de longue haleine qui faillit en outre le ruiner tant les frais engagés furent colossaux.

Voyez une double page de la Bible polyglotte de Plantin à l'adresse :
<http://classes.bnf.fr/ecritures/grand/e186.htm>

La famille Estienne : une dynastie d'imprimeurs

Henri Estienne (né en 1470) fait ses débuts d'imprimeur-libraire à Paris en 1502. Le premier ouvrage sorti de ses presses est l'*Abrégé de l'arithmétique* de Boëce. L'éditeur se fait vite un nom car le sérieux de son travail ne fait pas de doute. Il relit les épreuves et se fait seconder par les savants qui fréquentent sa maison. Quand, par hasard, une erreur est décelée, Henri Estienne prend l'habitude de faire paraître un *erratum*. Cet usage s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui. Ainsi son nom devient célèbre et sa marque (trois fleurs de lys avec une main sortant d'un nuage et tenant un livre) un gage de qualité. À sa mort, sa femme épouse son associé Simon de Colines et ses trois fils (François, Robert puis Charles) prendront sa succession.

Mais c'est principalement **Robert** qui perpétua le travail de son père. Robert est en effet un érudit, un humaniste (parlant latin, grec et hébreu) et ses éditions sont d'un réel intérêt pour la littérature présente et future. Il travaille d'abord avec son beau-père, Josse Badius, puis ouvre une imprimerie indépendante vers 1526. Le premier ouvrage sorti de ses presses sont les *Partitions oratoires* de Cicéron (1527). Jusqu'à son décès, il publia ainsi les grands classiques des siècles passés, accompagnant en outre les textes de notes et de préfaces. Lui-même est l'auteur d'un *Thésaurus linguae latinae* que, méticuleusement, il corrigea et enrichit à chaque réédition. Miroirs de l'esprit humaniste

(confiant en l'homme mais toujours conscient de la vanité du monde et de la puissance divine), les œuvres publiées sont marquées d'un olivier dont les branches se détachent avec la devise « *Noli altum saper. Sed time* » : « Ne t'abandonne pas à l'orgueil, crains », citation extraite de l'*Épître de Paul aux Romains* (11,20).

Robert Estienne est maintes fois inquiété par l'Église car il a des idées réformistes. François I^{er} lui assure sa protection. En échange, il se soumet à la censure de la Sorbonne. En 1539, il est nommé imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu. C'est à sa demande que François I^{er} fit fondre des types par Garamond. Sa marque, en tant qu'imprimeur du roi, est une lance autour de laquelle sont enroulés un serpent et une branche d'olivier. Mais après la disparition du monarque, Robert Estienne fuit à Genève (1552) où il se convertit au calvinisme. Il y meurt en 1559. Au départ de Robert en Suisse, **Charles**, le frère cadet, reprend l'imprimerie parisienne. Médecin de formation (il exerce la médecine jusqu'en 1550), il fait de mauvaises affaires, s'endette, ce qui lui vaut un emprisonnement au Châtelet en 1561. Il y décède trois ans plus tard.



C'est donc Robert Estienne qui porte l'imprimerie librairie familiale à son apogée. C'est en son hommage que l'École supérieure Estienne des arts et des industries graphiques de Paris porte son nom.

◀ Marque de Josse Badius datant de 1507

➤ L'essor du livre et les premières infortunes (XVI^e-XVII^e siècles)

Au XVI^e siècle, le succès du livre est incontestablement lié à l'humanisme de la Renaissance. Les imprimeurs, véritables amoureux des lettres et de la culture – Plantin, la famille Estienne – sont également éditeurs et participent à la diffusion des idées contemporaines. Les ouvrages s'extirpent de plus en plus du religieux pour devenir traités d'éducation, de médecine (celui d'Amboise Paré sur la chirurgie par exemple), de sciences diverses etc. Bref, le livre s'impose dans le quotidien et permet désormais la lecture individuelle, silencieuse. Toutefois, il reste coûteux et seule une frange réduite de la population, de la bourgeoisie principalement, y a accès. En outre, l'alphabétisation est rare.

Le livre du XVI^e siècle se rapproche par son aspect de celui d'aujourd'hui. L'évolution des formats est nette : l'in-quarto qui domine jusqu'en 1520 est remplacé par l'in-octavo sous l'impulsion de l'Italien Alde Manuce.

Les caractères romains (toujours actuels) se substituent progressivement aux caractères gothiques. Les premiers sont commandés au tailleur et fondeur de pierre Claude Garamond (qui serait d'ailleurs allé chercher son inspiration du côté de Manuce...) par l'imprimeur Robert Estienne. Les seconds gardent cependant un usage commercial puisqu'ils sont familiers au public. Il n'est pas anodin que Rabelais ait choisi de faire imprimer ses romans en caractères gothiques, plus populaires. La page de titre apparaît, le texte est plus aéré, les initiales sont noires, décorées de rinceaux (ornement en forme de branche recourbée).

Vers 1529, Geoffroy Tory codifie la forme des lettres alphabétiques, il invente l'apostrophe, l'accent aigu ainsi que la cédille. Au XVII^e siècle, la présence du frontispice (page ornée précédant la page de titre) est l'occasion de créer une véritable œuvre d'art, de plus en plus travaillée à l'eau-forte*.

À l'époque de la Renaissance, il faut compter entre 1000 et 1500 exemplaires pour un tirage moyen. Le texte est ensuite envoyé aux libraires qui accélèrent sa diffusion grâce à des facteurs qui sillonnent les régions et s'activent avec succès dans les multiples foires. Quant aux campagnes, elles ne sont pas en reste : almanachs et romans, entre autres, y sont colportés. **La Bibliothèque bleue** (dont les ateliers sont à Troyes et à Rouen) s'impose au siècle suivant délectant les ruraux de contes et de romans (voir p. 38). Les livres de qualité médiocre ont un prix accessible. Jusqu'au XVIII^e siècle, l'imprimeur Nicolas Oudot en fait le commerce puis il est relayé par les Garnier.

Avec l'accélération de l'impression et de la diffusion apparaissent également les problèmes. Pour faire face à la concurrence loyale ou déloyale (il existait des ateliers clandestins qui fabriquaient des contrefaçons), les imprimeurs se regroupent en corporations. En outre, l'imprimeur est souvent éditeur, c'est-à-dire qu'il a la charge de trouver les financements et d'assurer la promotion de l'ouvrage. Anton Koberger assumait par exemple cette double fonction. C'est au XVII^e siècle que les métiers du livre se spécialiseront : à partir de 1618 par exemple, un libraire ne peut pas devenir